C'est là certes une anecdote ; mais elle enferme, semble-t-il, de la part de Bernanos une aperception prophétique qui va bien au-delà, non seulement d'une toujours médiocre querelle d'écrivain, mais de ce qu'il a mis expressément dans son livre. Il n'en reste pas moins que Gide, les rares fois où il est fait dans son œuvre allusion au Malin [1], laisse échapper des paroles qui décèlent une grande familiarité — un long commerce, serait-on presque tenté de dire. Nous avons déjà parlé du colloque intime avec le Démon qui devait à l'origine former le centre des *Faux-Monnayeurs ;* au cours de l'écriture de l'œuvre, ce centre s'est trouvé évidé, comme il advient des pommes de Canada que l'on fait cuire, afin de les produire ensuite dans une société polie où elles pourront être absorbées avec décence et sans difficulté. Lafcadio et le Diable, qui devraient être originellement les piliers de soutènement du livre [2], s'en sont trouvés graduellement évincés au profit d'Édouard, Bernard, Olivier et *tutti ;* mais ils n'y sont guère moins présents par cette absence même, ou plutôt cette expulsion. J'ai essayé de conjecturer ailleurs les raisons de cet ostracisme [3] ; il reste l'évidente familiarité, expressément (impudemment presque) avouée : « *La grande erreur, c'est de se faire du Diable une figure romantique. C'est pourquoi j'ai mis si lontemps à le reconnaître... Il s'est fait classique avec moi, quand il l'a fallu pour me prendre, et parce qu'il savait qu'un certain équilibre heureux, je ne l'assimilerais pas volontiers au mal... Par la mesure, je croyais maîtriser le mal ; et c'est par cette mesure au contraire que le Malin prenait possession de moi...* »

Un proverbe anglais dit : « *Quand on déjeune avec le Diable, il faut prendre une longue cuiller* » — sans quoi, si l'on ne triche pas quelque peu, on se trouvera dès le départ handicapé, comme l'est chez Dickens le petit David Copperfield lorsqu'il joue avec le garçon d'auberge à qui mangera le plus vite sa part de pudding. Je ne voudrais pas sembler insinuer ici que le garçon d'auberge en question (personnage épisodique, et fort insignifiant par ailleurs) fût un suppôt (voire une incarnation) de Satan. Mais la morale de l'histoire, comme le sens du proverbe semblent dire : Qui veut jouer au plus fin avec Lui est battu d'avance ; « prendre une longue cuiller », donc tricher, c'est déjà pactiser avec lui (en lui emprun-

1. Nommément à la fin du *Journal des Faux-Monnayeurs* et dans *Numquid et tu?*

2. *Journal des Faux-Monnayeurs*, p. 39. (Il s'agit des éventuels personnages.) « J'en voudrais un (le diable) qui circulerait incognito à travers tout le livre et dont la réalité s'affirmerait d'autant plus qu'on croirait moins en lui. »

3. Pour le Malin, dans une étude sur *L'Éthique Secrète d'André Gide* (*Poésie 47*, nº 36). Pour Lafcadio, dans les chapitres que consacre aux *Faux-Monnayeurs* une *Histoire du Roman Français depuis 1918*, à paraître prochainement aux Éditions du Seuil.